

CÉVENNES magazine

La revue du patrimoine

Annonces légales officielles et judiciaires dans le Gard

30

Gard

caue

Conseil d'architecture, d'urbanisme
et de l'environnement

*Centre de Ressources
Documentaires
du CAUE du Gard*



Souvenirs d'une enfance à Arre

Le loup et l'ours dans
le pays des Cévennes

Un village, une histoire
Saint-Péray et ses vins

Saint-Ambroix ancienne
cité médiévale

Estrassinnet
La BD de Sylvain Pongi



DE sa VIE vient la MIENNE Mémoires d'une grand-mère et de sa petite fille (1909 - 2075)

*A ma grand-mère Hélène Rodrigo
dont j'ai emprunté l'identité afin de retranscrire le canevas
tant romanesque de sa belle et longue vie !
A mes arrière-grands-parents Roger et Marie Pellet,
sans qui rien de tout cela n'aurait pu être...*

Carole Rodrigo

Les curiosités commencent. Les poissons volants, dérangés par l'avant du steamer, sortent de l'eau et, pareils à des martins-pêcheurs, agitent leurs nageoires telles des ailes, pour retomber dans les flots une centaine de mètres plus loin. La nuit, des méduses et des torpilles, au contact des flancs du bateau, dégagent une clarté incroyable, donnant l'impression d'une pluie d'étoiles filantes se noyant dans un tourbillon de lumière. Une autre fois, et ce phénomène n'est pas rare dans les mers asiatiques, nous apercevons une multitude d'insectes flottants s'électrisant les uns aux autres et provoquant une langue de mer phosphorescente. Comme une myriade de vers luisants tissés les uns aux autres tout autour du bateau. La mer est calme. Nous ne nous lassons pas de la regarder. Nous doublons bientôt le cap Gardafui. Côte inhospitalière où le pillard somalien guette la nuit et ne veut pas du phare qui pourrait guider les navires et les sauver au moment du danger. Malheur au bateau qui échoue sur cette contrée. Il est vite attaqué et pillé. Ne pouvant établir dans les parages une police qui serait trop isolée et exposée, les anglais ont passé, avec les pirates, un contrat assurant la vie sauve des naufragés. Ceux-ci, consciencieusement dépouillés, sont nourris de riz et rapatriés en Égypte par les brigands. Là, le consulat donne aux pillards une certaine somme destinée à couvrir les frais de leur singulière hospitalité. Nous laissons sans regrets ce pays où l'étranger est si mal accueilli pour entrer dans l'océan indien. Nous allons être huit jours en pleine mer : huit jours monotones et bien longs. A quelques encablures du navire, un voyageur signale plusieurs énormes poissons. Ce sont des souffleurs, genre de cétacés atteignant vingt mètres de long, qui lancent des jets d'eau à de grandes hauteurs. On dirait de longs bateaux, sans mâts, animés d'une vitesse conséquente pour leur taille ! Rapidement, ils disparaissent à l'horizon.

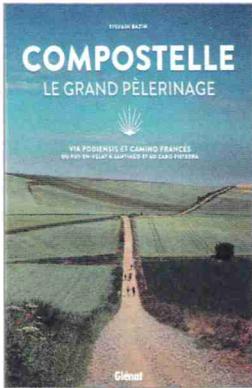
Un deuxième incident se produit : une avarie de machine ! Nous stoppons huit heures durant pour la réparation d'une pièce faussée. On ne peut jeter l'ancre, la carte accuse 6 000 mètres de

profondeur. Le bateau flotte à la dérive, mais la mer est belle, pas de lames, calme plat. Soudain un passager crie : « Un requin ! Un requin ! » Tout le monde se précipite à la rampe. C'est bien un requin que nous apercevons, quelle terrible bête ! Accompagnée de quatre ou cinq pilotes, elle nage doucement et très près du bateau, happant les déchets jetés à l'eau par les cuisiniers. Tout à coup le cambusier apparaît, portant un énorme hameçon fixé à une longue corde et bout duquel est attaché un gros morceau de lard. Il lance le tout à la mer, le bout de la corde solidement amarré au bastingage. L'animal a vu l'appât, il se jette dessus et, se tournant sur le dos, l'avale d'un seul coup. Il plonge aussitôt mais il est pris. L'hameçon est bien accroché à sa mâchoire supérieure. On le hisse. Le squalo fait des bonds désordonnés. Sa queue frappe les flancs du bateau, déployant une force extraordinaire. On craint un moment que la bête ne se décroche. Enfin, après un quart d'heure d'efforts, elle est sur le pont. Un matelot, de deux coups de hache, lui tranche la queue. Il n'y a plus de danger, le terrible battoir est désormais hors service ! Par curiosité, un passager enfonce un morceau de bois dans la gueule du requin. Le bois est sectionné nettement et proprement ! Un frisson parcourt l'assemblée de spectateurs. Un matelot coupe alors la tête du sélacien puis fait mine de lui ouvrir le ventre. Quelqu'un émet alors l'idée qu'on va peut-être y retrouver un membre humain. Mais cet espoir macabre est vite déçu. On ne découvre que le morceau de lard intact et quelques pelures d'oranges. La bête devait jeûner depuis plusieurs jours : c'est pourquoi elle a si aisément sauté sur l'appât. Le bateau reprend sa marche toujours monotone, toujours aussi ennuyeuse et barbant. Dans trente heures nous serons à Colombo. Tout à coup, à l'horizon, apparaît un point noir : « un grain » lance un officier.

Vers l'Occident, un temps clair. Le soleil brille, éclatant et chaud. Vers l'Orient, le grain grossit et enfle. Le vent souffle déjà avec violence. De gros nuages sombres s'effondrent du ciel en de larges gouttes d'eau qui inondent rapidement le pont.



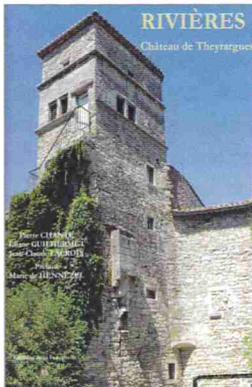
Des livres à lire...



Une célébration de la richesse patrimoniale et de la beauté des paysages traversés par la Via Po-
diensis et le Camino Francés jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle et au cap Fisterra.

Les chemins de Saint-Jacques dont le renouveau à partir des années 1970-80 s'est traduit par un succès grandissant au fil des dernières décennies, invitent aujourd'hui des dizaines de milliers de marcheurs sur les traces des pèlerins médiévaux. Parmi les différentes voies qui mènent vers le tombeau de l'apôtre, à Saint-Jacques de Compostelle, et, si l'on pousse jusqu'à la mer, au cap Fisterra où s'achève définitivement le voyage, la voie qui relie Le Puy à Saint-Jacques reste la plus populaire et largement la plus empruntée. Surtout, elle est sans doute celle qui, dans sa partie française du Puy à Saint-Jean-Pied-de-Port, puis dans son cheminement espagnol jusqu'à Santiago puis Fisterra, révèle la plus grande richesse patrimoniale doublée d'une grande diversité de paysages et de milieux naturels, depuis le Massif central jusqu'aux côtes galiciennes. Ce beau livre, superbement illustré, tout en s'appuyant sur une réelle expérience du voyage à pied unique que constitue l'itinéraire, célèbre cette richesse patrimoniale, ce passé hérité de la recherche spirituelle des pèlerins à travers les siècles, et cette beauté naturelle du parcours magnifiée par l'effort et la succession des journées de marche.

www.glenat.com - ISBN : 978-2-344-04716-3 - 21,5 x 28,5 cm - 192 p. - 35,50 €



Deux histoires singulières

Ce livre présente le patrimoine étonnant, mais secret, de Rivières. Cette cité qui doit son nom à la présence des cours d'eau de l'Auzon et de la Cèze, a été surnommée la « petite ville » à cause de son église, de ses trois châteaux, de son hôpital et de ces belles demeures de notables.

Le château de Theyrargues fait penser à un château de cinéma posé dans un magnifique décor naturel. Mais, dans ce château de rêve, les contes de l'enfance deviennent de l'histoire de France. En effet, les belles princesses, comme Louise de Budos ou Charlotte de Montmorency, épousent, réellement, les plus nobles princes de leur siècle. Ce beau livre, en grand format, accorde une place privilégiée aux photographies et aux illustrations. Il propose une promenade guidée dans le temps et l'espace, des rives de la Cèze aux « Serres » de la Garrigue, à la rencontre des deux histoires singulières de Rivières et de Theyrargues.

A vous maintenant le plaisir de les découvrir !

www.editions-fenestrelle.com - ISBN : 9782378710859

Format : 23 x 30 cm - 188 pages - 25 €

CAUE du Gard

Centre de
Ressources documentaires

SOMMAIRE N° 2161

Cévennes Magazine
31, chem. de la Plaine de Larnac
30560 St-Hilaire de Brethmas

Téléphone
04 66 56 69 56

E. mail
cevennesmagazine@gmail.com

Site
www.cevennesmagazine.fr

Facebook
Cévennes Magazine

| | |
|---|-------|
| De sa vie vient la mienne, mémoire d'une grand-mère... épisode 5 - Estrassinnet | 2 |
| Le loup et l'ours dans le pays du bas-Languedoc et des Cévennes | 4-7 |
| Un village, une histoire... Saint-Péray et ses vins | 8 |
| Focus sur Saint-Ambroix, ancienne cité médiévale | 9 |
| Souvenirs d'une enfance à Arre au début du XX ^{ème} siècle | 10-15 |
| Extrait du bulletin de l'Association Amicale des anciens élèves... | 16 |

Fondateur : Lucien André
Successesseur : Michel Vincent
Directeur de la publication :
Alain Reynaud

Rédactrice en chef :
Patrimoine : Laurence Leyris-Béraud

Siège social :
31, chemin de la Plaine de Larnac
30560 Saint-Hilaire de Brethmas

Impression :
IMP'ACT imprimerie - 04 67 02 99 89
5911 Route du Frouzet - 34380 Saint
Martin de Londres



N° CPPAP 0626 K 80730

ISSN 0180-6181

Reproduction des textes et photos
interdite (loi mars 1957)

Dépôt légal : jour de parution

Annonces légales et actus en pages centrales

Photo couverture :

Le Viaduc sur le tracé de l'ancienne ligne de chemin de fer entre Molières-Cavaillac et Arre - Photo : Michel Vincent



LE LOUP ET L'OURS

DANS LE PAYS DU BAS-LANGUEDOC ET DES CÉVENNES

Par Paul Cazalis de Fondouce

Paul Cazalis de Fondouce (Montpellier 1835 - Montpellier 1931) est un ingénieur civil (Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris) qui s'est fait connaître comme archéologue, anthropologue et géologue. Il poursuivit des recherches en archéologie préhistorique dans les départements de l'Hérault et du Gard et mena des fouilles, très scrupuleuses et minutieuses, dans plusieurs grottes du Bas-Languedoc. Il fouilla la grotte de la Salpêtrière, abri sous roche proche du Pont-du-Gard, dont l'étude précisa un certain nombre de phases chronologiques du Paléolithique. Louis Perrier, dans la brochure qu'il a consacré à Paul Cazalis de Fondouce. Préhistorien et Archéologue (Imprimerie Causse, Graille et Castelnaud, Montpellier 1934), écrit « Il n'est pas possible d'étudier la préhistoire du Midi de la France sans avoir souvent recours aux publications de Paul Cazalis de Fondouce ». Régionaliste convaincu, Cazalis de Fondouce collabora à quasiment tous les bulletins des sociétés savantes du Bas-Languedoc, dont celle d'Alès. Avec l'archéologue Jules Ollier de Marichard, originaire d'Uzès, il dirigea les fouilles permettant d'extraire le squelette du mammouth de Durfort, envoyé en 1872 au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris. Le gigantesque squelette est en cours de restauration et sera remonté



dans une autre position de marche (La restauration du mammouth de Durfort dans Cévennes Magazine, 23 janvier 2021). Issu d'une famille protestante de Montpellier, il publia en 1860 une petite étude sur Les Parpaillots, résultat de ses recherches sur l'origine de ce sobriquet donné aux réformés de France. Il repose au cimetière protestant de la ville. Il possédait les châteaux de Fondouce, près de Pézenas, et du Rey, près de Saint-André-de-Majencoules, dans le Viganais, où il aimait résider.

Cazalis de Fondouce publia, en 1898, dans le bulletin de la Société Languedocienne de Géographie une Contribution à une faune historique du Bas-Languedoc, dont on reproduit pour les lecteurs de Cévennes Magazine les développements concernant le loup et l'ours brun.

Emmanuel Le Roy Ladurie s'est appuyé sur cette étude de Paul Cazalis de Fondouce en étudiant la montagne cévenole à la fin du Moyen Age dans Les Paysans de Languedoc (1966). Il a utilisé cette Contribution pour rédiger un développement resté célèbre sur la chasse concédée aux paysans dans cette montagne où la forêt avançait et où l'homme se faisait rare : « Dès la fin du XIV^e siècle, les seigneurs des Cévennes, à eux seuls, ne peuvent plus suffire à la chasse aux bêtes féroces et pour la première fois en 1361-1377, ils accordent à leurs paysans dans la baronnie d'Hierle (région du Vigan) le droit d'exterminer les ours, les sangliers, les chevreuils. C'est que la besogne ne manque pas ; l'ours brun des Cévennes revient s'installer en masse sur les pentes de l'Aigoual et de l'Espérou ; des hardes de cerfs sillonnent les garrigues et les bois de chênes verts. Le Causse est plein de loups ; les perdrix deviennent aussi communes que les poules ».

Paul Cazalis de Fondouce publia ensuite une petite étude pionnière sur les Vervelles pour les faucons et pour les chiens (Montpellier, 1909) : ce sont de petites plaques souvent émaillées et portant des figures héraldiques, destinées à être attachées à la patte des faucons et parfois, pour de plus grandes, à des colliers de chiens. Elles permettaient bien évidemment d'identifier le propriétaire de l'animal.

Saint-André-de-Majencoules où Paul Cazalis de Fondouce résidait...



Olivier POUJOL

I - LE LOUP

Dans les temps de barbarie et de luttes sous lesquelles sombra dans la Gaule la brillante civilisation romaine, les campagnes furent abandonnées, les champs laissés en friche, et les fauves purent se multiplier à tel point que les Carlovingiens durent s'en préoccuper et prendre des mesures pour défendre le pays contre leur envahissement. Charlemagne, dans un de ses Capitulaires, défend à ses sujets « *de faire la paix avec les ours et les loups* ». Il en prescrit la chasse et la destruction et, dans ce but, enjoint à ses vicaires d'avoir des loutetiers. Cette institution des loutetiers, renouvelée par diverses ordonnances des rois de France, a traversé les siècles, et on la retrouve encore existante de nos jours, où les capitaines et lieutenants de louteterie n'ont heureusement plus grand-chose à faire et sont presque partout réduits à amuser leurs loisirs par quelques battues au renard.

L'Angleterre est délivrée du loup depuis près de trois siècles, l'Allemagne, la Suisse, l'ont vu presque complètement disparaître. La France est moins avancée à cet égard, mais ce fauve a presque complètement disparu dans la zone que nous étudions.

Je me souviens d'avoir vu naguère partir, des fermes du Bas-Languedoc, les troupeaux que l'on a l'habitude d'envoyer pendant l'été chercher les frais pâturages des montagnes cévenoles. Ils étaient alors accompagnés de gros chiens destinés à les défendre contre les loups. Ces chiens étaient armés de robustes colliers garnis de pointes acérées, afin que dans la lutte le fauve ne pût les prendre au col et les étrangler. Les bergers eux-mêmes étaient le plus souvent armés de fusils ou de pistolets. Malgré cela, il ne se passait pas d'année que l'on n'entendit parler de quelques méfaits commis par les loups. Il y a à peine cinquante ans de cela, et aujourd'hui toutes ces précautions sont abandonnées.

Les troupeaux ne sont accompagnés sur la montagne que par ces intelligents chiens de berger, qui, sur un signe de leur maître, détournent les moutons du champ dans lequel ils tenteraient de s'égarer et les ramènent dans le droit chemin, et pourtant il n'arrive généralement aux troupeaux aucun dommage. Que veut dire cela ? Sinon que les loups sont devenus très rares dans nos montagnes, dont les bois avaient été pour leur race le dernier refuge.

On voit, par les chartes de la terre d'Hierle, qu'en 1654 ce fauve était chassé dans les bois de la paroisse d'Aulas. Christofle de Montfaucon marquis de Vissec et baron d'Hierle, ratifia le 10 mars 1654, les libertés et privilèges des habitants d'Aulas, et, dans cet acte, il leur confirma, entre autres, la liberté « *de chasser aux lièvres, lapins, perdrix et autre volaille non domestique, comme aussi aux cerfs, sangliers, chevreuils, ours, loups et autres bêtes sauvages* », dans toute l'étendue du territoire de la baronnie d'Hierle, sans pour cela lui faire ni paier aucun service (Archives d'Aulas). Il ne faudrait pas entendre toutefois par cette dernière clause, qui ne fait que reprendre les termes de la charte de 1361, que les habitants n'eussent pas à remettre au seigneur d'Hierle, pour droit d'alausage, aucune partie des bêtes tuées ou capturées par eux. Nous trouvons, en effet, qu'un différend à ce sujet étant survenu entre ce seigneur et

un particulier qui avait tué et pris un chevreuil sans lui remettre la part lui revenant, la cause fut portée devant le sénéchal de Nîmes, qui rendit une sentence le 10 février 1447 maintenant le baron d'Hierle au droit de la tête des sangliers et du quartier droit avec la peau des chevreuils dans toute l'étendue de la baronnie. C'est en 1361, comme on vient de le voir, que le baron d'Hierle concéda aux habitants de cette terre la faculté de chasser les grosses bêtes sauvages. La présence du



Différentes espèces de loups dans le Parc animalier des Loups du Gévaudan à Saint-Léger-de-Peyre (48100) - Photos : *Chrystelle Leyris*



Ci-dessous : baby-boom chez les ours du Bas-Languedoc...



loup n'a rien qui puisse nous surprendre, puisqu'on le rencontre encore aujourd'hui dans les montagnes des Cévennes et que les familles de ce carnassier y étaient nombreuses dans les premières années de ce siècle. Mais nous pouvons constater qu'un siècle avant la date de la dernière charte d'Hierle les loups descendaient jusque dans la partie basse du département de l'Hérault et y étaient chassés. Les documents relatifs aux droits de chasse dans les terres de l'évêque de Maguelone, prouvent en effet que les loups habitaient, en 1520, les bois de la vallée de Montferrand.

Parfois même, ce dangereux carnassier étendait ses incursions jusqu'aux environs de Montpellier. Une pièce de nos Archives municipales est un procès introduit, en 1519, à leur occasion, devant le gouverneur de Montpellier. Un loup, égaré par les froids de décembre jusqu'aux portes de la ville, fut pris dans une partie des fossés concédée par les ouvriers de la commune clôturée aux archers pour la pratique de leurs jeux. Les archers, à la corporation desquels appartenaient les deux chasseurs, donnèrent la peau du loup à l'église Saint-Denis, mais les ouvriers de la commune clôturée réclamèrent le loup en vertu de leurs droits, consacrés par leurs statuts et une antique coutume. Le chirurgien Jean Moine et l'apothicaire Pierre Guiraud, qui paraissent dans ce procès comme défenseurs, étaient sans doute les deux archers qui avaient tué ou capturé le fauve. Le juge décida que la peau du loup resterait à l'église Saint-Denis, à laquelle elle avait été donnée par les deux chasseurs.

J'ai dit, au commencement de cet article, que, même dans nos montagnes, le loup était devenu aujourd'hui très rare et n'était plus inquiétant pour les populations et les troupeaux. Il n'a pourtant pas complètement disparu et il fait quelquefois des retours offensifs.

On lisait dans un journal de Montpellier, à la date du 23 janvier 1873 : « Ce n'est pas seulement dans la Lozère qu'on a à se plaindre des loups. Deux de ces animaux rodent dans les pentes abruptes qui séparent le Larzac et la Séranne de la vallée de l'Hérault. Ils ont ravagé les troupeaux des Nages, de la Sauvie, de Larret, de la Cisternette, dans les communes de Saint-Martin et de Saint-Jean-de-Buèges ; ils ont égorgé treize moutons à Lapardoux, des chèvres aux Thieyres, aux Lavagnes, commune de Saint-Guilhem ; ont effrayé Faisias, atteint Saint-Martin-de-Castries dans la commune de la Vacquerie et enfin sont descendus dans la plaine de Montpeyroux et ont tué huit moutons à la Fon du Griffon » (L'Union nationale).

Au mois de mars 1888, qui fut une année de grand froid et de neige abondante, deux loups furent aperçus au Crestat, commune d'Arphy, canton du Vigan, une louve fut tuée du côté de l'Espérou, commune

de Valleraugue et un loup fut abattu entre Trèves et Meyrueis (Le Gaulois, correspondances de Nismes et de Le Vigan, 4 et 12 mars 1888). A une époque encore plus voisine de nous, on lisait, sur un journal du Vigan : « *Dimanche dernier (21 décembre 1891), deux paysans lozériens promenaient à travers nos rues deux loups énormes et une louve qu'ils avaient pris, disaient-ils, au traquenard, alors que la terre était couverte de neige* » (Le Vignais, 3 janvier 1892). Ces apparitions de loups ne se manifestent qu'en hiver, et elles sont d'ailleurs fort rares, comme suffirait à le prouver l'intérêt que les feuilles locales prennent à les enregistrer. Elles montrent néanmoins que cette race de carnassiers, dont l'habitat s'est de plus en plus réduit, n'a pas encore complètement disparu de notre région.

Tout ce que nous venons de dire s'applique sans doute au loup vulgaire, le *Canis lupus* des naturalistes. La Statistique de l'Hérault, publiée en 1824, mentionne encore dans la liste des mammifères de ce département le loup noir, *Canis lycaon*. « Cette espèce, y est-il dit, se serait trouvée, selon quelques auteurs, dans les bois de chêne-vert ou d'yeuse qui croissent dans les montagnes calcaires, soit à l'ouest, soit au nord du département de l'Hérault », et M. Marcel de Serres ajoute : « Je suis loin d'assurer ce fait ». Je n'ai, pour ma part, trouvé aucun document se rapportant particulièrement à cette espèce, mais on ne saurait affirmer, si elle a réellement existé dans le département, que les animaux lui appartenant n'aient pas été compris sous le nom général de *Lupus* employé dans les documents que nous avons cités ci-dessus.

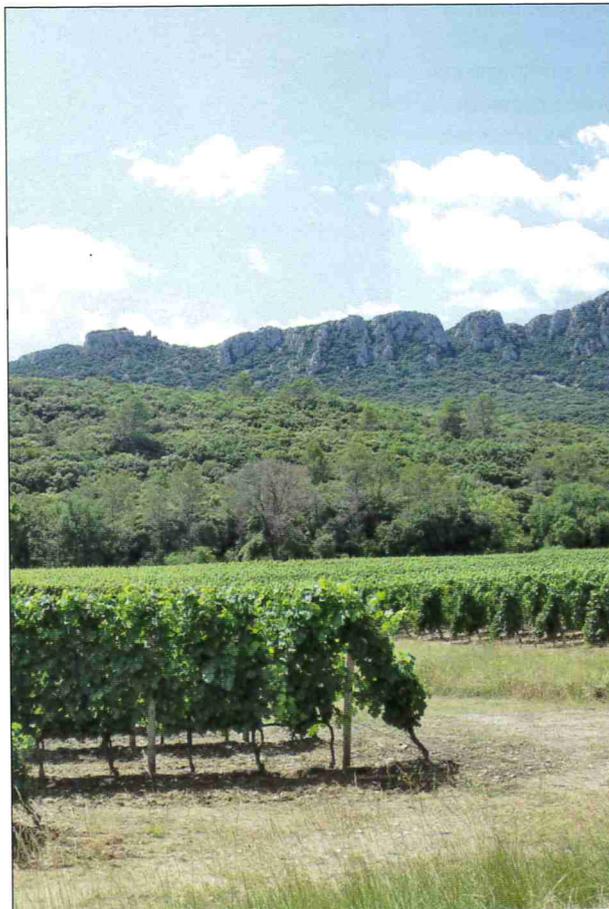
Le loup ne paraît pas avoir joué un rôle important dans l'onomatopée de notre région. Peut-être avait-il donné son nom au pic de Saint-Loup, qui, s'élevant en face du Mont-Ferrand, devait s'appeler le Mont-Loup, avant d'avoir été placé sous l'invocation d'un saint. Peut-être aussi est-il pour quelque

chose dans le nom du village de Loupian. On trouve encore, sur divers points de notre département, quelques rares lieux portant les noms de Saut du Loup, Pas du Loup. Dans le Gard, on trouve des fermes appelées Loubes, et Loubemore (Loubomorte en 1789, commune de Saint-Paul-La-Coste), ou des hameaux Loup, le Loup.

Pour ce qui concerne les noms d'hommes on trouve le nom de Loup porté par plusieurs familles du département du Tarn. C'est encore du loup qu'il faut rapprocher le nom de la famille de Loubens, qui, bien qu'habitée depuis longtemps, dans le Narbonnais, paraît être originaire du Bas-Languedoc, où elle a fourni un évêque de Maguelone en 1339, et qui portait de gueule au loup ravisant d'or.

Les contributions de ce fauve à l'Héraldique du Midi sont rares. Nous le trouvons pourtant figurant encore dans les armes de quelques autres fa-

Le pic Saint-Loup tient-il son nom de l'animal ?



milles. Barral d'Arènes, famille originaire des environs du Vigan, porte de gueule au loup passant d'or, Clausel de Fontfroide portait, au 2^e quartier de son écu, d'azur à une louve passant d'or portant une clochette bataillée de gueule.

II - L'OURS BRUN

L'Ours brun d'Europe, *Ursus arctos*, était commun dans diverses contrées de la Gaule, à l'époque de la conquête romaine, mais il ne paraît pas avoir été, au Moyen Age et dans les Temps Modernes aussi répandu dans notre zone que le loup.

Je ne l'ai trouvé mentionné que dans les chartes d'Hierle, et il n'y a rien de surprenant à ce que son dernier habitat ait pu se rencontrer dans les dépendances de cette terre qui s'étendait sur les pentes aboutissant au plateau de l'Espérou (environ 1300 mètres d'altitude), duquel émerge la cime de l'Aigoual (1,554 mètres), sommet le plus élevé de notre région. Ces pentes étaient alors très boisées, comme l'indique le nom qu'elles portaient autrefois. Elles étaient désignées, dans tous les actes antérieurs au XVII^e siècle, sous le nom générique de la Forêt, ténement de la Forêt.

Quant à l'existence de l'ours dans ces bois, elle est mise hors de doute par la mention qui en est faite dans les chartes de 1361 et de 1654. Gilbert de Pierrefort, ayant fait sa première entrée à Aulas, concéda en 1361 la liberté de chasser et prendre les sangliers, chevreuils, ours et autres bêtes sauvages dans toute l'étendue de la terre d'Hierle.

Cet ours n'est point le descendant de celui dont on retrouve les ossements dans les cavernes quaternaires de nos pays, comme celles de la Salpêtrière, près de Ganges, de Bize, de Minerve, etc. Celui-ci était de taille plus grande et présentait des caractères ostéologiques qui le différenciaient de l'ours brun, d'origine méditerranéenne, et avec lequel on ne connaît aucune preuve d'un passage possible.

Après la disparition du grand ours des cavernes, dont l'existence s'est prolongée dans les pays du Nord, notamment en Allemagne, bien plus tard que dans les nôtres, apparaît, dans tous les pays circum-méditerranéens l'ours brun, l'Aretos des Grecs, l'Ursus des Latins. Ces pays étaient alors riches en animaux de cette espèce. Aujourd'hui, on ne les rencontre plus que sur les plus hautes montagnes de ces régions, le Liban, les Pyrénées, les Alpes, mais nous venons de voir qu'il y a à peine deux siècles, il vivait dans les Cévennes. Peut-être même, en existe-t-il encore, dans les montagnes plus élevées de la Lozère ou de l'Auvergne, quelques individus qui descendraient quelquefois jusque chez nous. C'est ainsi que pendant l'hiver de 1888, qui fut très froid et accompagné de chutes abondantes de neige, un jeune ours brun aurait été aperçu sur les pentes qui entourent l'Aigoual.

On lisait dans Le Gaulois du 4 mars 1888, sous la rubrique Le Vigan : « L'amoncellement des neiges sur nos montagnes a forcé les loups à sortir des bois ... Un jeune ours brun a été aperçu du côté des Cévennes ». Sous la rubrique de Nîmes dans le numéro du 12 mars : « Aujourd'hui a eu lieu une grande battue entre Trèves et Meyrueis ... un jeune

ours brun descendant des Cévennes a été aperçu, mais il n'a pu être tiré ; il s'est dérobé aussitôt à travers la montagne, et a gagné la région des neiges. On n'a pu le suivre ».

La présence dans ces montagnes de ce fauve, dont le nom varie dans le langage ordinaire, Ursus, Urso, Orso, Osso, Ours, Hours, n'est rappelée chez nous, à ma connaissance, par aucun nom du lieu. Elle l'est seulement par le nom de quelques familles, dont les auteurs ont pu le recevoir comme surnom. C'est ainsi qu'on trouve au Vigan, aux environs de l'année 1335, un notaire Orson, et à Nîmes, de 1550 à 1621, une dynastie de notaires du nom d'Ursi, qui paraît originaire de la région montagneuse. Aujourd'hui encore, on trouve, dans les Cévennes, plusieurs familles qui portent le nom patronymique de Ours, Hours, des Ours, des Hours.

La vieille famille des Bermond d'Anduze portait dans ses armes un Ours dressé de sable, sans doute en témoignage de l'entrain et de l'ardeur que ces auteurs mettaient à chasser ce fauve dans leur vaste domaine qui s'étendait depuis Alais jusque dans le Gévaudan et le Rouergue. On trouve également l'Ours dans le blason des Borne d'Altier, originaires de la Lozère (d'or à l'ours rampant de sable) et des Cambon de Cazalis, dans le diocèse de Montpellier (De gueule au lion d'or et à l'ours de sable affrontés).



Aulas - Ci-dessus : la mairie
Ci-dessous : une rue du village



Un village, une histoire...

Aujourd'hui : Aux pieds des ruines de CRUSSOL

SAINT PERAY et ses vins,

par M. Denis GIRARD, Chef de gare de ST PERAY (1936).

Relevé par Christian Bataille

La ville de Saint Péray s'allonge à l'entrée d'une fraîche et riante vallée, que dominant au sud-est le château de Beauregard, autrefois prison d'Etat, et les ruines célèbres de Crussol, vieux château féodal, construit sur un rocher surplombant la plaine par les seigneurs de ce nom ; au nord-ouest, des vignobles s'étagent sur de fertiles coteaux qui s'étendent au-dessus de la ville sur les premiers contreforts des Cévennes. Le terrain, à base de granit, est quelquefois largement parsemé de cailloux. Les vignobles connus de temps immémoriaux, donnent un vin blanc qui a acquis une grande réputation et sans lequel le nom de Saint Péray serait certes loin d'être aussi connu qu'aujourd'hui.

Ne dit-on pas que les Romains auraient vivement apprécié ces bons vins, dont Pline fait mention ? Plus tard, des actes authentiques du quinzième siècle établissent l'importance de ce vignoble et l'on prétend que les chasselas de Fontainebleau auraient été importés de Saint Péray à la fin du seizième siècle par le gouverneur du Languedoc.

Enfin, sous la révolution, autre attestation en faveur de ces vins : lorsque beaucoup de villes voient leur nom se modifier, Saint Péray reçoit par décret l'appellation officielle de « Péray - Vin Blanc ».

Ce vin se vendait alors uniquement comme vin sec, et ce n'est que vers 1830 qu'on commença à le champagneriser, pour en faire le délicieux « Mousseux de Saint Péray » dont la vente a pris rapidement de l'importance.

La vinification de la « roussette » - ainsi se nomme le cépage blanc planté à Saint Péray - se fait par le passage au pressoir (un seul pressurage) qui livre le jus aussitôt après la cueillette ; le jus débouillé dans les 24 heures, puis il est abandonné à la fermentation. On obtient ainsi le vin dit « tranquille », c'est-à-dire le vin blanc que l'on consomme directement ou que l'on champagnera.

Au cours de l'année qui suit la récolte, la champagnerisation s'effectue par la méthode « champenoise » appliquée directement aux bouteilles d'épaisseur spéciale. Le procédé est exactement le même que celui employé dans les grandes caves de Reims, avec les mêmes instruments ou machines.

Le saint Péray, très riche en sucre, mousse naturellement. C'est là sa qualité essentielle. Sa composition lui permet, par ailleurs, de se

conserver pendant de nombreuses années, durant lesquelles il se bonifie dans les meilleures conditions. Citons, parmi les crus les plus réputés, ceux de Coteau-Gaillard, les Blaches, Tioulais, Hongrie, Lagarenne, La Cotte.

Le vin reste au repos en cave pendant deux ans avant de pouvoir être livré à la vente. Il est alors expédié : très sec, mi-sec, demi-doux, doux et très doux, selon le goût de l'acheteur.

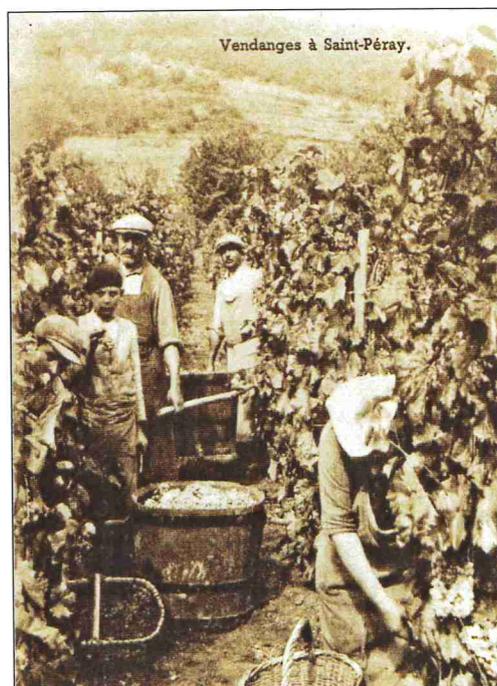
Les envois dans le monde entier se sont élevés jusqu'à plus de 400 000 bouteilles, ce qui représente un important trafic pour la gare de Saint Péray qui a dû, pour y faire face, être dotée d'un grand quai Petite Vitesse, d'un quai Grande Vitesse, avec bureaux et téléphone, ainsi que de l'éclairage électrique nécessaire pour le travail de nuit.

Ce trafic qui n'aurait fait qu'augmenter en raison des plantations toujours de plus en plus nombreuses et des améliorations apportées à la fabrication des vins mousseux, a été malheureusement entravé par la crise économique actuelle qui sévit plus particulièrement sur les commerces de luxe.

Verrons-nous bientôt notre gare de Saint Péray accroître de nouveau son tonnage des expéditions de vins, revenir aux chiffres enregistrés au début de la dernière décennie et tenter de battre son record qui fut de 1 634 tonnes en 1926 ? Nous l'espérons car nous avons pleine confiance en l'avenir. Croyons-en plutôt ces strophes d'une vieille chanson du siècle dernier, « Le voyageur de Saint Péray » :

A vous je m'adresse Mesdames,

*Je vais chanter le Saint Péray.
Il est surnommé vin des femmes,
C'est vous dire qu'il est parfait ;
La violette qu'il exhale
En rend le goût délicieux
Et l'on peut dire qu'il égale
Le nectar que buvaient les Dieux.
Voyageant sur les bords du Rhône,
Autrefois Bacchus s'arrêta....
Une nymphe approche et lui donne
Une grappe qu'il goûta :
Ah ! dit Bacchus, plus de voyages,
Mes compagnons partez, adieu !
Ici je fonde un ermitage
Et je suis l'ermite du lieu.
Vous savants, philosophes, sages,
Vous dont le goût bachique est sûr,
A mon nectar rendez hommages :
En fut-il jamais de plus pur ?
Les vins des bords de la Garonne,
De la Bourgogne et ceux d'ailleurs
Sont de bons vins, mais ceux du
Rhône
Sans contredit sont les meilleurs.*



FOCUS SUR ST-AMBROIX, ANCIENNE CITÉ MÉDIÉVALE

Cèze Cévennes, aussi appelé "arrière pays gardois", est une destination aux multiples curiosités.

Située au carrefour du Gard, de la Lozère et de l'Ardèche, la destination Cèze Cévennes regorge de coins de paradis étonnants et bien cachés. Pour les découvrir, équipez-vous de bonnes chaussures de marche, de bouteilles d'eau et choisissez bien vos horaires de balades ou randonnées, surtout si vous décidez de faire la randonnée qui suit durant l'été !

Riche de ses 23 communes et de ses paysages variés, le territoire n'attend plus que vous pour vous dévoiler tous ses secrets. Châteaux, stèles, menhirs, vieux ponts en pierres, dolmens ou encore grottes et calades, seront présents sur vos chemins de randonnées. Avec près de 650 kilomètres de chemins balisés vous pourrez découvrir la richesse du patrimoine bâti ainsi que la diversité des paysages et espaces naturels.

Pour un petit aperçu des découvertes qui s'offrent à vous, nous vous proposons un focus sur le village de St-Ambroix et une randonnée à la découverte du Château de Montalet et de son panorama.

La chapelle du Dugas

Lorsque le visiteur pénètre dans Saint-Ambroix, son oeil est immédiatement attiré par un énorme piton rocheux qui semble prendre la ville sous sa protection. Sur le plateau qui culmine à plus de quarante mètres de haut, domine un curieux édifice : la chapelle du Dugas.

Sa construction est due à l'oeuvre de Monsieur l'abbé Salignon, curé de 1857 à 1869. A cette époque, l'emplacement de la future chapelle n'était plus qu'une terre à mûriers, le château seigneurial ayant été rasé et les fortifications démantelées sur ordre de Louis XIII en 1629.

Le but de l'abbé Salignon était de faire revivre l'ancien patronage de la Vierge Marie sous le titre de Marie Immaculée. En 1867, il racheta les ruines du Dugas et fit construire, grâce à des dons, une chapelle aux allures de forteresse.

Le bâtiment est de style roman crénelé de toutes parts avec une grande tour et quatre tourelles. La grande tour porte au sommet une statue de la Vierge inaugurée par Monseigneur Plantier le 19 octobre 1868. L'intérieur de l'édifice est tout simple.

La fête annuelle a lieu le 5 août et la messe est toujours célébrée sur le parvis le dimanche le plus proche de cette date. Cette chapelle à la Viollet le Duc sur un site médiéval peut choquer. Elle n'en demeure pas moins un monument des plus décoratifs faisant partie intégrante de notre histoire et de notre patrimoine.

Le paysage naturel du village de St-Ambroix au XIX^{ème} siècle avec ses 28 filatures. Chaque habitant possédait ses propres vers à soie. La culture de mûriers y était d'ailleurs très présente avec près de 400 hectares qui lui était consacrée.

Encore aujourd'hui, d'anciennes filatures sont visibles sur le territoire mais n'ont plus la même utilité. Vous les reconnaîtrez de par leurs grandes baies vitrées, au bord de la Cèze ou à la rue du Graveirol.

La randonnée : Les Montèzes

Une balade à la découverte du château de Montalet et de son panorama. Départ / Arrivée : Saint-Ambroix, Esplanade - Randonnée de 5,9 kms - Dénivelé : 248 m - Balisage peinture jaune - Durée : 2h.

Adaptez votre équipement aux conditions météo du jour. Pensez à emporter de l'eau, de bonnes chaussures et un chapeau...

Pour découvrir les curiosités sur le parcours : <https://destination.cevennes-parcnational.fr/rando-a-pied/les-montezes/>. Balade extraite du carto-guide Cévennes Haute Vallée de la Cèze disponible à l'Office de tourisme.

Plus de renseignements sur : www.tourisme-ceze-cevennes.com.

Le village de St-Ambroix

En occitan *Sent Ambruès*, le village compte environ 3 162 habitants, c'est un carrefour commercial bénéficiant d'un emplacement géographique stratégique.

Situé dans le Gard et à la limite de l'Ardèche, la rivière la Cèze traverse cette charmante et pittoresque commune.

Un patrimoine historique, religieux et industriel est fortement présent avec de nombreux vestiges qui en témoignent.

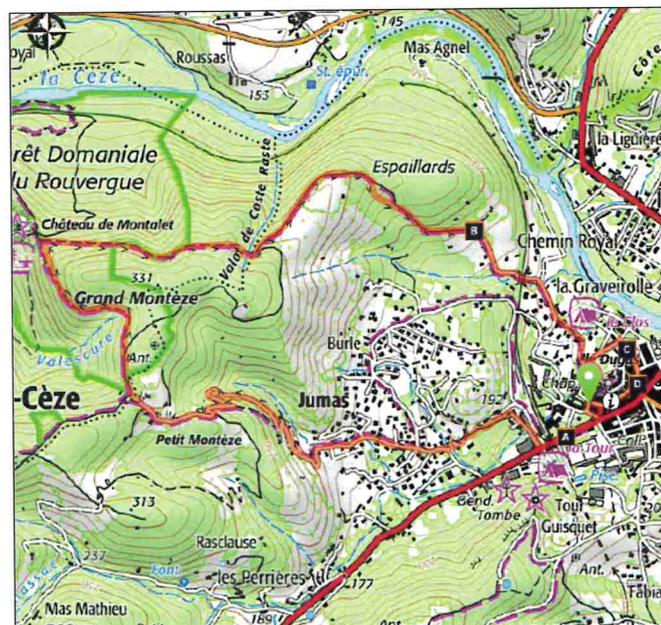
St-Ambroix ou la règle des "3" : trois remparts, trois églises et trois temples. C'est un des endroits de la destination Cèze Cévennes à visiter pour les amateurs d'histoire et de patrimoine.

Ancien village médiéval, St-Ambroix est centré sur la chapelle du Dugas et est limité par des remparts construits au XII^{ème} siècle.

Tout au long de votre balade, vous traverserez ses ruelles pentues et admirerez ses habitations anciennes.

N'oubliez pas de faire un tour vers la Tour Guisquet élevée sur un rocher en 1850 par un des détenteurs des lieux après un litige de voisinage concernant la propriété de ce rocher.

L'industrie de la soie a aussi fortement marqué le



La tour Guisquet

Telle une sentinelle gardant l'entrée de la ville, la Tour Guisquet semble érigée là depuis des temps immémoriaux. Elle intrigue le visiteur qui pénètre pour la première fois dans Saint-Ambroix.

C'est une construction circulaire, faite de briques patots posées à plat. Elle est percée de quatre ouvertures de forme ogivale et surmontée d'une couronne crénelée.

L'origine de sa construction n'est pas ancienne et relève plus de l'anecdote que du fait historique.

Tout d'abord, il faut rectifier une erreur courante : le nom doit s'écrire Guisquet et non Gisquet. C'est, en effet, Jacques Vincent Séguier. Dans ce domaine était inclus le rocher sur lequel est bâtie la tour. Son fils, Vincent Auguste Guisquet fit construire, sur le même domaine, le Château de Fabiargues actuel.

Vers 1850, le fameux rocher fut l'objet d'une procédure entre les familles Guisquet et Manificier, qui en revendiquaient toutes les deux la propriété. Le jugement rendu fut favorable à Monsieur Guisquet, qui fit construire la Tour afin de témoigner, devant la population, de sa victoire.

En 1945, la commune de Saint-Ambroix, dont le Maire était Léon Soulier, acquit la Tour et le rocher à M. Bouveron pour la somme symbolique de 1 franc.

Souvenirs d'une enfance à Arre au début du XX^{ème} siècle

1^{ère} partie

Par André Raulet



Figure 1 : Le premier bureau de Poste d'Arre sur la route d'Alzon.

hasard dans les chances de survie des jeunes êtres. Ajoutons à cela, que ma mère était seule dans sa grande mesure isolée, qu'elle avait été cambriolée alors qu'elle était enceinte de moi, qu'elle s'était mariée tard à 33 ans et qu'elle m'avait à 35 ans.

Les avis d'hygiène étaient fort sujets à caution. C'est ainsi qu'un beau jour on remarqua des points blancs sur ma langue, je m'étiolais. Les augures villageoises consultées conclurent à l'existence de lait caillé dans ma bouche ... Le dévoué officier de santé, le docteur Espagne, de passage sur sa mule, avec laquelle on le voyait, de la vallée, grimper les chemins escarpés pour se hisser sur le Causse de Montardier, conclut avec pertinence à une attaque de muguet et trouva dans sa

Figure 2 : Portrait de famille.

L'entrée dans le monde :

Je suis né un dimanche, le 4 août 1907 à onze heures du matin dans une vieille maison délabrée et prétentieuse, isolée du village, seule au bout du parc du "Château" ainsi pompeusement nommé et encadrée par le chemin vieux et la nouvelle route. C'était la poste du village et ma mère en était la receveuse. Mon père, sous-inspecteur de l'Enregistrement, était revenu rapidement d'une tournée d'inspection et avait alerté l'officier de santé du village au-dessus de la vallée et une femme du pays qui sans titre ni études, aidait les femmes du village à accoucher. Opération rarement renouvelée dans ce modeste pays de 300 habitants, encore que pour une fois, quelques jours avant le 14 juillet (nous avons le sens de l'histoire et du calendrier républicain) fussent nés deux Henri qui devinrent mes condisciples à la communale et plus tard comme cela était, quasiment inévitable des bonnetiers ou "débassaire" en terme local.

Comme pour eux quelques jours auparavant, mon entrée dans le monde se passa bien et en l'honneur des adjuvants de la nature et pour fêter l'événement ou noyer les émotions inévitables en de tels cas, mon père qui était la sobriété même mais d'origine champenoise déboucha une bouteille de Mouet et Chandon.

De la suite je sais peu, sinon que je fus l'objet d'une inquiétude sans borne pour ma pauvre maman. Il faut dire, qu'à cette époque il n'y avait pas de notion de puériculture, que la vie était le fruit du plus pur empirisme et que très grand était le



pharmacopée faite surtout d'herbes de nos montagnes une parade au mal.

Avec le recul des ans je comprends mieux l'angoisse permanente de ma mère. Elle était isolée, au plein sens du terme, seule, avec un bébé dans une maison hors du village. Mon Père était sous inspecteur à Millau et pris par ses tournées, ne revenait que pour les week-end à la maison. La vie du village s'arrêtait à l'usine des bas Lys, où s'engouffraient tôt le matin et vers 1 heure les ouvriers et ouvrières du village et du village de Bez, en aval dans la vallée. Rares étaient les clients venus chercher un timbre ou expédier un télégramme en cas de décès.

Le silence n'était coupé que par les quelques 4 ou 6 trains de la journée et le passage de quelques charretiers, voire même de paysans en blouse bleue, descendant à pied la vallée, martelant le sol de leurs sabots et de leur bâton de montagnards. A cela, il faut ajouter la grandeur écrasante du site. De la fenêtre de la chambre, la vue s'arrêtait à la masse rocheuse vue toujours à contre jour et barrant de sa muraille compacte tout le sud. Au pied, coulait dans un murmure sans fin et parfois angoissant la nuit, cette rivière plus ou moins torrentueuse, dont le bruit s'élevait jusqu'à la route. Quand le regard se tournait vers le ciel, il rencontrait ces pentes dénudées de la Tessonne, d'où le ruissellement, le rocher et les chèvres ex-

cluent toute vie arborescente, ne laissant place qu'à des graminées et à quelques buis rabougris. Suivant l'heure, la lumière ou la saison, les teintes livides des falaises dolomitiques et des coulées de pierres aggravaient son aspect de ruine cataclysmique. Par leurs hauteurs et leurs masses, elles semblaient venir vers vous, comme pour vous écraser. Menaces subjectives, certainement, mais pour un être sensible on ne peut nier que l'environnement ne pèse d'un poids très lourd sur les pensées.

Les aspects de la vie quotidienne à Arre :

Le déracinement culturel :

Née dans un pays de lumière et de grande voie de communication, la Gardonnenque, ma mère se retrouvait dans un coin perdu de montagne cévenole.

D'origine protestante, mais ayant rejeté toute appartenance à une église, elle se trouvait dans un pays éminemment catholique. Dans ce coin, on peut vérifier parfaitement la règle du géographe Siegfried : les villages où affleurent le schiste, adossés au massif granitique de l'Aigoual sont en majorités protestants, les autres en pays calcaire sont demeurés entièrement catholiques. C'est que le Causse voisin de Montardier et celui du Larzac qui est contigu avaient été fortement pris en main par les Templiers, puis par les Hospitaliers.

Ce qui avait été une institution de libération et de culture avait été anéanti par les attaques royales, laissant un pays pauvre et fermé sur lui-même. Ici, la terre rare se limite à quelques jardins au fond de la vallée. Par ailleurs sur les pentes conquises de haute lutte par un travail de soutènement permanent, des petites terrasses sont aménagées, appelées ici "traversiers" et ailleurs "faïsses" ou bancels. Grâce à elles, certains privilégiés arrivaient avec beaucoup de sueur à remplir quelques rares caves du village avec un vin de faible degré, quelques fois fort agréable à boire mais tournant le plus souvent à l'état de piquette. Il est vrai que la science œnologique était parfaitement inconnue de ces vignerons de circonstance.

Un aspect de la vie matérielle, l'importance du cochon :

Le ravitaillement était précaire. La châtaigne tenait un grand rôle et les petits écoliers en emportaient quelques-unes sur le chemin de l'école en guise de déjeuner. La seule viande était le mouton que le boucher tuait une fois par semaine ; par ailleurs dans quelques familles on tuait le cochon, parfois on se mettait à 2 ou à 4, d'où cette savoureuse expression de "tuer un demi-cochon". Le cochon donnait du lard, seul élément gras et protidique de la soupe qui constituait le plat unique du soir, comme j'ai pu souvent le voir à la table de mes petits camarades.

Tuer le cochon était une fête dans les familles. A l'école on trouvait normal que le petit écolier, intéressé par cet événement véritablement solennel, désertât la classe. L'exécution de l'animal élevé à l'étable, ou le plus souvent acheté à des montagnards du pays schisteux, prenait les dimensions d'un sacrifice rituel. Il se passait en pleine rue. Tôt le matin le tueur venait du village voisin portant en bandoulière dans un carquois métallique ses couteaux et sa longue pierre à aiguiser. C'était le personnage central, après la victime naturellement. Autour de lui s'af-

Figure 3 : Le passage du train devant la Poste.

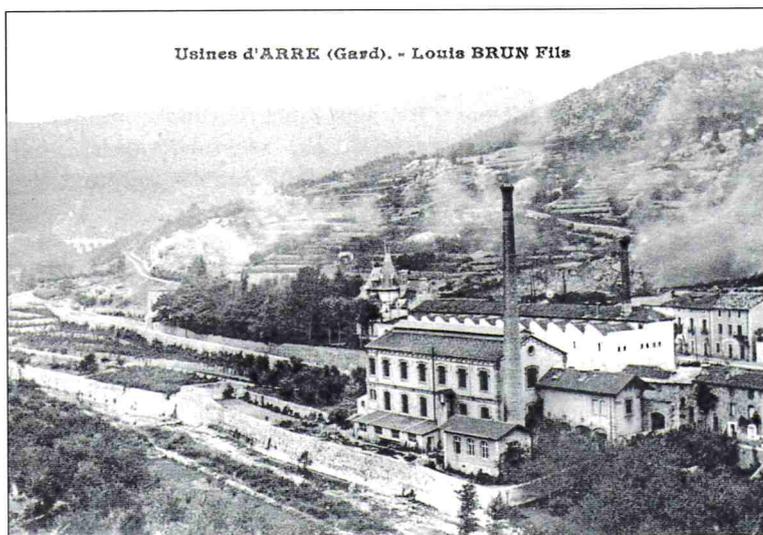


Figure 4 : Arre dominé par la Tessonne.





Figure 5 : Les cultures en terrasses.

faïraient des personnages secondaires. L'autel sacrificatoire était une cornue ovoïde retournée à même le sol de la rue ou de la route. Les hommes empoignaient "lou por", le hissaient puis le maintenaient en l'état malgré des cris épouvantables qui m'inspiraient une profonde horreur. Ces cris allaient crescendo, jusqu'à ce que le couteau tranchât la gorge toute rose et jusqu'à ce que la mort eut fait son oeuvre. Peut être ce spectacle qui m'a si vivement frappé dans mon enfance, est-il cause que, jusqu'à 14 ou 15 ans, on n'ait pu me faire manger un morceau de viande, encore que paradoxalement j'étais friand de cette viande - élaborée, il est vrai - qu'est la charcuterie.

Je serais toutefois incomplet si je ne mentionnais pas les femmes, j'allais dire les Saintes femmes. Leur rôle devenait de plus en plus important au fur et à mesure que celui des hommes décroissait. Tandis que la tête sanglante du malheureux pachyderme était maintenue livide hors de la cornue,

Figure 6 : Les jardins potagers bordent les rives de l'Arre.



l'une d'elle, manches retroussées, recueillait le sang dans une bassine où l'on avait préparé un mélange d'herbes hachées et de miettes de pain en vue d'élaborer le boudin. De plus, elle retournait de son bras ce mélange sanglant.

D'autres femmes arrivaient ensuite avec des bassines d'eau bouillantes pour finir la "toilette" du sacrifié tandis que, muni d'un racloir, le tueur débarrassait l'épiderme de l'animal de ses soies. C'était ensuite l'ouverture du ventre rebondi grâce au coutelas bien affûté qui tranchait avec une étonnante facilité ce beau manteau rose. Alors apparaissaient les organes de l'animal et c'est à ce moment qu'un jugement définitif était porté sur la valeur alimentaire de la bête et qu'on pouvait évaluer le parti qui en serait tiré. Les divers morceaux étaient prélevés et emportés dans la cuisine où un feu d'enfer maintenait les chaudrons d'eau bouillante.

Il y avait dans le village une femme spécialiste du travail de charcuterie. Chaque année elle venait passer un jour ou deux à la maison. Tandis qu'elle enfonçait avec ses doigts dans l'entonnoir ajusté à la "tripe" du cochon les morceaux de viande, hachés menus, elle racontait des histoires et en particulier celle-ci qui faisait ma félicité.

C'était l'histoire "des gallinettes". Il s'agissait de 3 ou 4 poulettes, qui affaiblies par la grosse chaleur, montaient dans la Tessone pour trouver fraîcheur. Ayant rencontré le renard qui voulait les manger, elles arrivèrent à le persuader de les laisser monter s'engraisser pour être plus désirables au retour. Histoire simplette, mais la poésie et l'enfance sont sans complications inutiles.

Pour en terminer avec l'événement je dois mentionner le repas pris en commun par les familles qui avaient tué le Porc en commun et où on mangeait du boudin avec des pommes frites. Mentionnons également le fait que l'on apportait un peu de charcuterie à ses voisins et amis, c'était "le présent".

En réfléchissant, je vois beaucoup de sagesse dans cette coutume de nos pays cévenols. C'était un moyen de marquer sa solidarité avec les proches, de désarmer la jalousie latente, et vu la réciprocité de répéter un extra alimentaire dans un monde véritablement sous alimenté.

A part quelques petits propriétaires qui avaient quelques châtaigniers plus en amont, et quelques pommes de terre pour engraisser leurs bêtes, les autres comme je l'ai dit, achetaient cet animal qui finalement revenait très cher en peine pour les femmes, et en argent pour le ménage.

Le 29 janvier 1912, mon père écrivait à son frère qu'il avait payé 330F son « por » qui pesait "corps plein" 230 k. On voit que cela mettait le kg à 1,45F. La semaine d'après à la foire du Vigan on atteignait même 1,55F. Il est vrai qu'il y avait augmentation sur l'année précédente où les prix n'étaient que de 1,20 F.

A ce moment une petite receveuse des

postes gagnait, indemnités comprises, de 130 à 150 F par mois. Les ouvriers de l'usine ne les gagnaient pas. On voit ainsi le rôle économique du cochon domestique.

Dans la lettre précitée mon père écrit : « *Mais nous avons eu une belle bête, le lard a 16 centimètres d'épaisseur. Ici on ne regarde que la graisse parce que toute la viande se met en saucisson ; plus un cochon est gros plus il se vend cher. De notre quart, nous avons 3 pots de saindoux, nous ne nous servons du lard que pour la cuisine* ».

Pour les légumes, beaucoup se contentaient de produire sur quelques étroites bandes de jardins, situés sur les rives de l'Arre. Les autres, étaient ravitaillés par un ménage de jardinier qui, deux fois par semaine, descendait en petite carriole à Gange, partant à la tombée de la nuit et remontant le lendemain vers 10 ou 11 h du matin. L'arrivée de ce chargement de légumes était surveillée par les proches et la nouvelle signalée de bouche à oreille comme une traînée de poudre. La boutique était située dans une petite pièce en contrebas de la route. L'unique fenêtre à larges rebords servait d'étal et de lieu de transaction. L'humour de cette jardinière était assez accusé. Une fois que mon père lui demandait si ses radis n'étaient pas "sabés", c'est à dire creux, elle lui répondit avec son plus beau sourire : "juste la petite place pour mettre le beurre".

Une tâche domestique, la corvée d'eau :

Je n'ai pas parlé de l'eau, comme élément de ravitaillement domestique. Aujourd'hui, où ce fluide est si généreusement dispensé dans les maisons et si abondamment gaspillé, avec, en contre partie il est vrai, une pollution croissante, je n'ai jamais vu l'eau dans les maisons du village de toute mon enfance et mon adolescence.

Certes l'eau ne manquait pas. Le plateau karstique captait la

pluie sur ces milliers d'hectares où comme chacun le sait, elle disparaît comme par magie. Passée dans les entrailles de la terre, elle en ressort par des sources à flanc de la Tessonne, et de plus en plus haut et en cascades d'autant plus écumantes que la période de pluie a été plus longue et plus nourrie. La durée de ces sources et cascades est inverse de la hauteur de leur bouche. Les plus hautes ne sourdent que tous les 30, voire 50 ou 100 ans, si l'on en croit les vieux du pays (dont je suis maintenant).

Plus bas, d'une source ou "Fontasse" permanente, sort en toutes saisons, avec un murmure sans à coup, une eau fraîche et parfaitement limpide. Elle alimente une première fontaine sur cette rive droite et par une canalisation en siphon, deux autres fontaines sur l'autre rive, où se trouve la partie la plus importante du village. L'une d'elle est sur la vieille route et l'autre, plus récente sur la D 99. Cette dernière est dite « le Vendangeur », car juché sur le tonneau, d'où s'écoute l'eau par un gros tube coudé, se trouve un personnage de bronze de couleur verte, tenant en ses mains grappe et serpette.

Vu le caractère excentré de la poste ma pauvre mère se trouvait à trois cents mètres de ce disciple de Noé dispensateur d'eau fraîche. Il y avait alors pour elle, qui était seule et ne pouvait quitter son bureau sans s'attirer les foudres des usagers ou de l'administration, un problème primordial : celui de l'eau, pour boire, cuisiner, dispenser un minimum d'hygiène ou de propreté.

Un personnage pittoresque : le Milet :

Elle avait résolu le problème en donnant un sou pour chaque cruchette à un personnage pittoresque très doux, appelé Milet surnom diminutif d'Emile. Il appartenait à une excellente famille de très braves gens pour qui nous avons la plus grande

Figure 7 : Les cascades intermittentes de la Tessonne.



Figure 8 : La fontaine au vendangeur.



estime : surnommées eux-mêmes les "Tites" qui est en notre langue le diminutif de petits ; ils étaient effectivement petits, tous tant qu'ils étaient : jeunes vieux garçons et filles.

Pour ne pas manquer à cette règle, qui ne serait plus vérifiée de nos jours, où souvent des parents petits ont des enfants grands, Milet était petit.

Je me souviens de lui comme d'un petit homme âgé au visage pâle, à la petite barbe et aux moustaches blanches, son parler était très doux, ses gestes avaient une obséquiosité toute ecclésiastique. Mais je comprends que ce trait était en relation avec ses fonctions de sacristain. Il traînait avec lui une sorte d'odeur de sainteté et d'encens. Du reste toute la famille était au service de l'autel. Or il ne s'agissait pas de ces prosélytes qui servent la religion par la parole mais de celles qui continuaient au pied de l'autel, le service de toutes les Marie autour du Christ.

La vieille Zénobie, prénom irremplaçable, et sa nièce Félicie entretenaient avec zèle et compétence, car elles étaient lingères et repasseuses, les serviettes et nappes d'autel ainsi que les chasubles ou autres ornements sacerdotaux. Que de fois, jouant sur la haute place de l'Église, les ai-je vues se diriger vers le sanctuaire, portant avec précaution le linge posé sur leur avant bras, les paumes tournées vers le ciel comme la pieuse offrande de ces êtres simples à la divinité.

Humbles et véritables servantes de la foi, elles contribuaient à la seule fête du lieu, celle de l'église, où se réunissaient le dimanche pratiquement tous les habitants du village. Seuls, mes Parents n'y assistaient pas, mais ils ne m'ont jamais empêché de faire comme tous mes camarades et d'assister aux offices où m'entraînaient ceux-ci.

Je me rappelle à ce propos, qu'un lundi matin une excellente maîtresse de classe, fervente laïque mais non moins fervente chrétienne, fit de sévères reproches à certains d'entre eux

qui s'étaient fort mal conduit à l'office, leur opposant la correction de ma tenue. Je devais avoir 7 ou 8 ans et me rappelle avoir un peu souffert dans ma modestie car déjà je démêlais fort bien qu'entre mes petits camarades que j'aimais beaucoup et moi il y avait précisément une différence fondamentale. Eux étaient obligés par leur famille d'assister à la messe ou de la servir comme enfant de chœur alors que moi-même j'y allais le plus librement du Monde. J'étais libre de ne pas assister aux offices et déjà je pensais que si j'y assistais, il était de mon devoir de m'y tenir le plus dignement possible. Du reste, je savais qu'alors mes père et mère n'auraient point pardonné la moindre incorrection de ma part.

Dans ce pays rude et pauvre, une église neuve triomphante avait été érigée en grande partie par la générosité de l'Industriel du lieu et dans le cas où on eut oublié cette générosité, une magnifique plaque de marbre scellée au mur à gauche du portail en rentrant était là pour la rappeler en lettres d'or. Du reste, au premier rang à droite, tout contre le chœur, était le banc réservé à l'auguste personnage et à sa famille.

Un autre personnage haut en couleur : Laquiche

Je ne saurais en terminer avec l'église du village et ses pompes, sans parler du plus prestigieux personnage qu'il m'ait été donné de voir dans de telles fonctions. Il s'agissait du bedeau surnommé Laquiche. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Le savoir ôterait du mystère à ce personnage, qui dès mon jeune âge avait suscité tout à la fois crainte, révérence, admiration. Si à son égard la crainte était absente, dans l'esprit de mes Parents l'admiration en était très grande.

Imaginez un très grand diable d'homme de près de deux mètres de haut, dans ce pays peuplé de montagnards cévenols qui doivent à la sous alimentation, à la rudesse de la vie, aux efforts physique, et en particulier aux charges portées trop

Figure 9 : Zénobie Rigal à droite

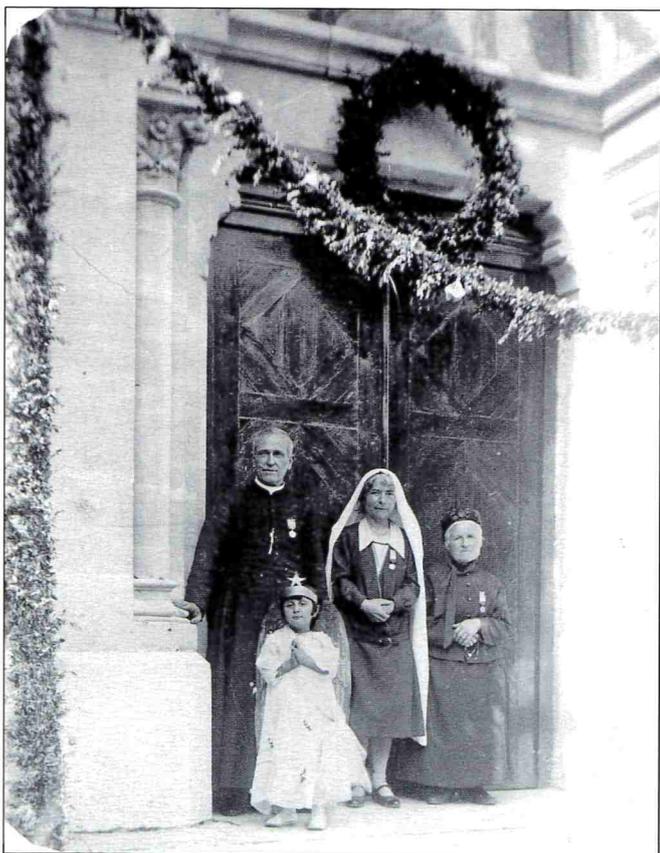
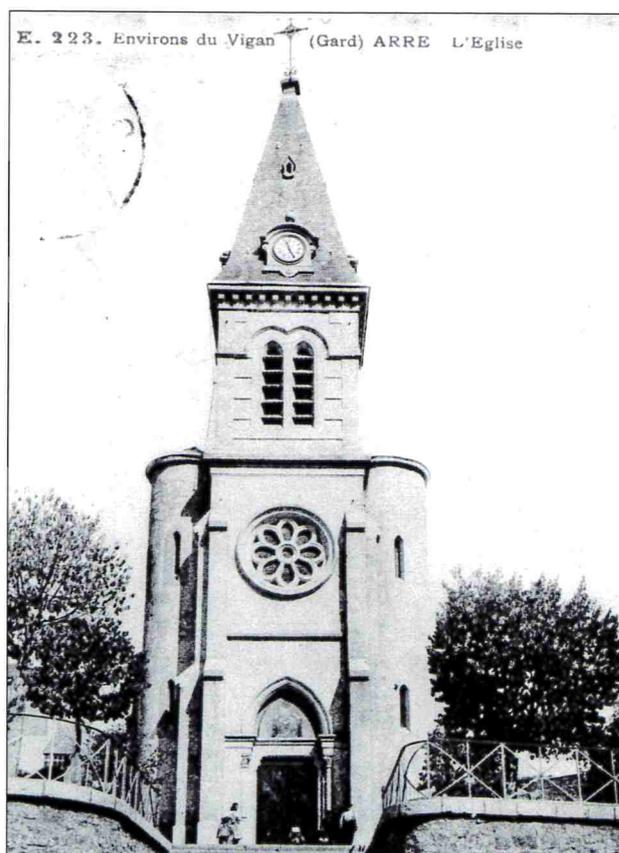


Figure 10 : L'église d'Arre



jeunes, cette allure de ceps noueux, racornis, rabougris. Mais la taille n'était rien, il fallait lui ajouter une silhouette assez fine, une parfaite verticalité qu'aucune cassure ou bosse, qu'aucun déhanchement ne venait altérer.

Quand par hasard, il m'arrivait de hausser mon jeune et naïf regard jusqu'à l'auguste visage, c'était pour apercevoir une face dont la longueur se prolongeait par une barbe d'un blanc légèrement doré, avec un nez également allongé et arrondi vers le bas, quelques rides qui n'altéraient pas la parfaite harmonie de l'ensemble, enfin des yeux un peu enfoncés dans les orbites vous fixant avec une auguste sévérité, où à la fin mais à la fin seulement, on devinait une sorte de douceur indulgente. Un modèle qui eut inspiré tout peintre ou sculpteur en mal de représentation de l'être suprême !

Mais le paroxysme de cette représentation était atteint le dimanche, soit à l'office, soit aux processions qui étaient nombreuses. Imaginez ce Géant, revêtu d'un pantalon garance, d'une longue jaquette de même couleur rutilante se terminant par deux retombées latérales en queue de pie, barrées par un baudrier doré. Luxe suprême, inconnu dans le pays même par les plus grands froids, tout au plus connaissait-on les mitaines de laine grossière, des gants blancs, mais de ce blanc neigeux qu'on parloir les nuages que le « noroît » poussait par-dessus la montagne du Saint-Guiral.

Le gant gauche s'appuyait sur le pommeau de l'épée, le droit tenait fermement une hallebarde dont l'or de la hache biscornue étincelait au-dessus du bicorné éclatant recouvrant cet altier personnage.

Telle était sa majesté, lorsque précédant le prêtre dans l'allée centrale pour l'aspersion, il semblait ouvrir les voies du seigneur contre des fantômes ennemis. Si une jambette dépassait de la rangée des chaises on la rentrait furtivement sous celle qui vous portait.

Pendant le restant de l'office, ce bras séculier de la puissance spirituelle se tenait près du chœur ou bien près du portail dans une immobilité parfaite, avec cette fois une position très légèrement inclinée de sa hallebarde.

Dans les processions à travers le village, dont chaque maison était décorée de draps blancs et de bouquet de fleurs, il précédait les jeunes filles vêtues de blancs avec des roses blanches dans les cheveux, rangées par rang de taille croissante, le porteur de croix, le prêtre sous le dais, les enfants de chœur et le reste des fidèles regroupés par deux et marmonnant les "Ave maria".

Plus tard, j'ai assisté à des offices en l'église de Sainte Perpétue à Nîmes, voire même en l'église triomphante de Montmartre. Hélas j'y ai vu des bedeaux dont la vue fut chaque fois pour moi la plus amère déception. Ils étaient soit petits, soit moyens, alors qu'un bedeau doit être grand, parfois tors ou bedonnant, alors qu'il s'agissait pour moi d'être sveltes et rectilignes. Leur costume était sans éclat, leur port sans majesté, le visage sans grandeur. Oui, de ce côté, je pense que j'avais été tout jeune trop gâté par l'église de mon petit village. Et là, me revient cette parole de ma mère, qu'il est toujours mauvais dans la vie d'avoir été trop tôt gâté, car cela vous rend blasé.



Figure 11 : L'oratoire de la vierge sur le chemin du Causse.

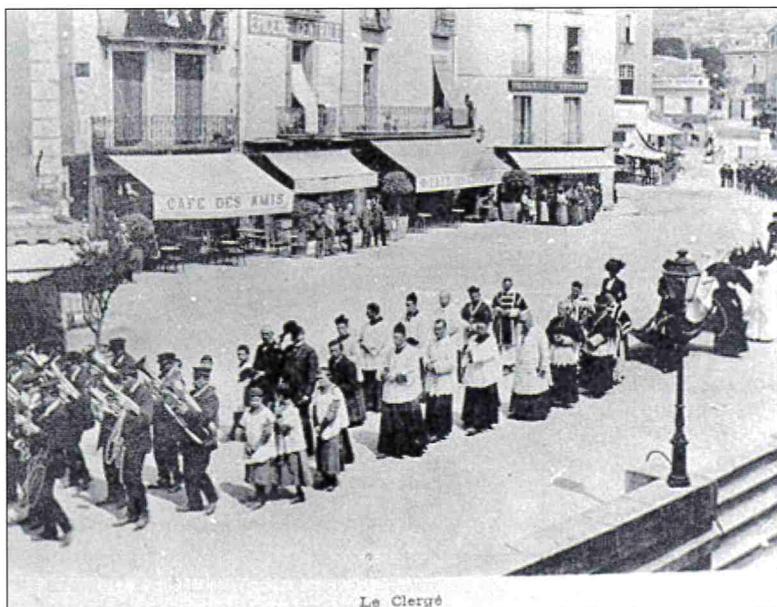
Autre détail : l'office terminé, notre bedeau quittait bicorné et jaquette, seulement de sorte qu'à l'heure de l'apéritif on distinguait, parmi les hommes du village devant le café Fortuné, un pantalon rutilant parmi la troupe des pantalons noirs. Notre serviteur de Dieu était ainsi prêt pour les vêpres, qui au village ne le cédaient en rien au cérémonial de la messe de 10 heures, bien que cet office fut beaucoup moins suivi.

Par le souvenir demeurant si vivant de cet homme prestigieux, vous pouvez comprendre à quel point se trouvait éclipsé par lui le rôle du curé dont la chasuble blanche, marquée de la grande croix dorée était de peu de poids devant l'uniforme écarlate.

Peut-être est ce là, en raccourci, tout le drame de cette église de la belle époque qui savait donner une fête permanente à grand éclat, trop sûre de son emprise sur les humbles, trop dépendante et servile à l'égard des puissances de l'argent ou du pouvoir établi, pour transmettre ce grand message d'amour, de fraternité et d'espérance dont elle était la dépositaire.

A suivre...

Figure 12 : Une procession religieuse au Vigan. Document Mr. Montet.



Le Clergé

Extrait du bulletin périodique de 1929 de l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège d'Alès et du Lycée J. - B. Dumas

Association honorée du Haut Patronage de Monsieur le Président de la République

**Compte-rendu de la réunion d'Adieu offerte par
l'Association aux élèves arrivés à la fin de leurs études**
La parole est enfin donnée à M. le Proviseur.

Mes chers Amis,

Vous ne pouvez pas vous plaindre de quitter le Lycée au milieu du l'indifférence générale. Hier soir vous avez eu une conférence magistrale de votre dévoué professeur, M. Cypriani, dont l'enseignement "physiologique" influera certainement sur toute votre conduite à venir et contribuera pour sa grande part à orienter favorablement votre vie. Aujourd'hui c'est l'Association des Anciens Elèves qui se révèle à vos regards charmés sous la forme de récipients ventrus pleins de ce vin pétillant et doré consacré aux libations des jours de fête, et qui ne saurait manquer dans toute cérémonie bien organisée où se forment des vœux.

Je conçois que le jour où vous allez nous quitter ne comporte pour vous pas même l'ombre d'un regret, et votre joie est toute naturelle. Pour avoir été élève comme vous et n'avoir point oublié mes impressions du temps jadis, je sais que le métier d'écolier n'est exempt ni d'ennuis, ni de soucis et que les veilles d'examens sont à peu près aussi impressionnantes que les veillées d'armes, mais le plus fâcheux peut être dans votre état, c'est que, n'ayant à vous occuper que de vous-mêmes, vous ne connaissez que des ennuis personnels. Quand vous en aurez d'autres, c'est que vous serez devenus parents, hommes d'affaires, industriels et c'est à ce moment que vous vous prendrez comme nous à regretter le temps de votre jeunesse et plus particulièrement vos années de lycée. Vous serez « anciens élèves » et membres éminents de l'Association qui vous invite à rejoindre en son sein tous vos aînés.

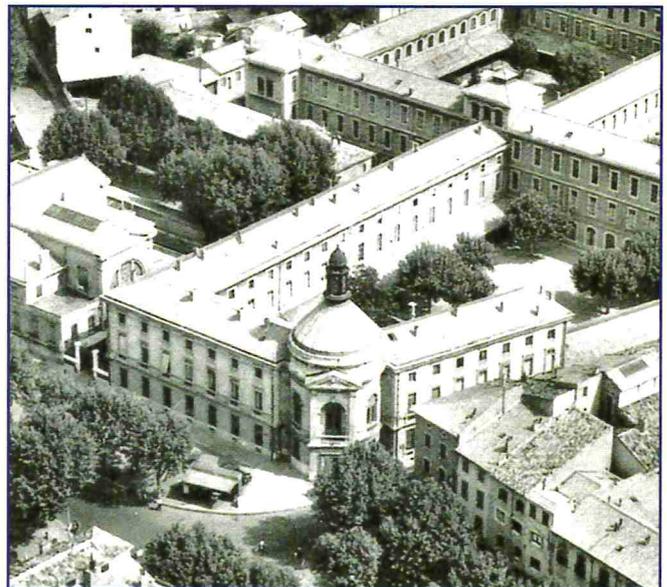
Puisque vous en avez aujourd'hui l'occasion, dites à son Président, toujours soucieux de vous être agréable, dites à son trésorier, dispensateur des joies que procure une caisse bien garnie, que l'Elève est un terrible consommateur de toutes choses. Donnez-lui une table neuve, il la sculpte et la barbouille ; installez un lavabo à son usage et, pour ménager la

robinetterie, il s'essaie à l'ouvrir avec le pied ; confiez-lui un jeu de croquet, il prend soin d'en dérober la caisse ou d'en briser les maillets ; conviez-le à jouer aux boules et il a vite fait de les transformer en hémisphères, sans doute pour faire honneur à son professeur de géométrie.

A ce gros consommateur il faut d'inépuisables provisions et d'abondantes réserves, et il ne peut les trouver que dans une Association riche et florissante dont la caisse connaisse plusieurs fois par an les bienfaits d'une impétueuse « gardonade » : quand elle sera prête à déborder, soyez sans crainte, vos successeurs et moi-même nous nous chargerons toujours de la mettre à sec pour le plus grand bien de la jeunesse de demain à laquelle vont toutes nos pensées.

Mes amis, je bois à vos succès au baccalauréat, à notre Association Amicale des Anciens Elèves et à son infatigable et dévoué Président.

H. ROUDIL.



Pour Noël offrez un abonnement...

1 an :
40 euros
52 numéros

6 mois :
25 euros
26 numéros

Étranger 1 an :
46 euros

NOM Prénom :

Mail :@..... Tel. :

Adresse :

Bulletin d'abonnement à renvoyer accompagné
d'un chèque à : Cévennes Magazine
31, Chemin de la Plaine de Larnac
30 560 Saint-Hilaire de Brethmas

Profitez de notre
PROMO

Parrainez quelqu'un,
votre abonnement
et celui de
votre filleul
passent à 30 €